

*Marcel MOREAU*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Philippe MATHY**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*

À lire le discours critique suscité par les oeuvres de Marcel Moreau, force est de constater très souvent ce paradoxe : il inspire l'admiration et engendre en même temps la méfiance, voire la répulsion. Admiration unanime pour son style qui conduit quelques critiques à réduire un peu rapidement son oeuvre à un projet esthétique pur, méfiance vis-à-vis de la démesure, essence même de l'oeuvre, et de ses transgressions de la morale, des conventions. Ce que nul ne peut nier, c'est que Marcel Moreau s'est taillé une place unique dans notre littérature. Avec son oeuvre qui est *le contraire d'une oeuvre qui pourrait venir de n'importe qui et aller n'importe où*, il n'est plus possible aujourd'hui de l'ignorer.

## ***Biographie***

Marcel Moreau est né à Boussu, dans le Borinage, en 1933. Contraint d'interrompre tôt ses études, il travaille comme ouvrier dans une robinetterie jusqu'en 1953. Après une pénible expérience d'aide-comptable – exorcisée dans *Quintes* –, il devient correcteur au journal *Le Soir*. En 1968, il quitte la Belgique où il *étouffait*, pour se fixer à Paris. Il travaillera comme correcteur dans divers journaux avant d'entrer en 1972 au *Figaro*. Il effectue de nombreux voyages en Asie, en Amérique latine, en Turquie, etc... Lors d'un voyage en Grèce, en 1971, il fait naufrage à bord de l'*Heleanna*. Cette expérience confirmera encore les thèmes de la chute et de la mort.

Pour approfondir la biographie de Marcel Moreau, on lira avec profit *La vie, l'oeuvre, l'époque* (p. 157 à 163) qui terminent la réédition, chez Jacques Antoine, de *Julie ou la dissolution*, ou, mieux encore, *l'Égobiographie tordue* et les autres oeuvres. En effet, il semble particulièrement artificiel, dans son cas, de dissocier la vie et l'oeuvre.

## **Bibliographie**

- *Quintes*, Buchet-Chastel, 1964.
- *Bannière de bave*, Gallimard, 1966.
- *La terre infestée d'hommes*, Buchet-Chastel, 1966.
- *Le chant des paroxysmes*, Buchet-Chastel, 1967.
- *Ecrits du fond de l'amour*, Buchet-Chastel, 1968.
- *Julie ou la dissolution*, Christian Bourgeois, 1971.
- *La pensée mongole*, Christian Bourgeois, 1972.
- *L'ivre livre*, Christian Bourgeois, 1973.
- *Le bord de mort*, Christian Bourgeois, 1974.
- *Les arts viscéraux*, Christian Bourgeois, 1975.
- *Sacre de la femme*, Christian Bourgeois, 1977.
- *Discours contre les entraves*, Christian Bourgeois, 1979.
- *A dos de Dieu*, Luneau-Ascot, 1980.
- *Orgambide ou l'ordure lyrique*, Luneau-Ascot, 1981.
- *Kamalalam*, L'Age d'homme, 1982.
- *Saulitude*, Editions Accent, Photos (Ch. Calmégane) d'une saulaie, avec textes, 1982.
- *Moreaumachie*, Buchet-Chastel, 1982.
- *Cahiers caniculaires*, Lettres vives, 1982.
- *Issue sans issue*, L'Ether vague, 1986.
- *Monstre*, Luneau-Ascot, 1986.
- *Le grouilloucouillou*, en coll. avec Roland Topor, Atelier Clot, Bramsen et Georges, 1987.
- *Treize portraits*, textes pour Antonio Saura, Atelier Clot, Bramsen et Georges, 1987.
- *Amours à en mourir*, Lettres Vives, 1988.
- *Opéra gouffre*, La Pierre d'Alun, 1988.
- *Mille voix rauques*, Buchet-Chastel, 1989.

- *Neung conscience fiction*, L'Éther Vague, 1990.
- *Grimoires et Moires*, Altamira, 1991.
- *Le charme et l'épouvante*, La Différence, 1992.

A paraître :

- *Chants de la tombe des jours*, poèmes, Cadex.

Rééditions :

- *Julie ou la dissolution*, Jacques Antoine, Coll. *Passé-Présent*, N° 41, 1984.
- *Incandescences* (extraits de *Quintes*, *Egobiographie tordue*, *L'ivre livre*), Labor, Coll. *Espace Nord*, N° 10, 1984.

À consulter :

Outre la *Lecture* de Danielle Bajomée publiée dans *Incandescences*, on lira avec profit l'étude de Jean Muno parue dans le N° 4 des *Cahiers du Groupe* en 1970, *Marcel Moreau ou les sabbats de l'écriture* ainsi que l'article d'André Gascht dans *Cent auteurs*, Éd. de la Francité, 1982.



## **Texte et analyse**

*Dans l'abri, au fur et à mesure que les aiguilles tournaient, les voix s'élevaient. Celles qui implorait obligeaient à monter d'un ton celles qui rassuraient. Il y avait, inconsciemment, un effort insensé de tous pour arrêter le temps, qui recevait de chacun sa part de divinisation. Le temps devenait un dieu menaçant, vengeur, rompu à tous les sadismes. Son écoulement, l'épaisseur de chaque seconde étaient ressentis comme une pénétration violente. Sa piqûre s'enfonçait dans les entrailles en les liquéfiant. Sur certaines femmes, elle avait des effets de sorcellerie : elles semblaient chanvrées et près de la transe. Je me souviens nettement de la croissance des frissons, dans le resserrement du huis clos. J'avais à mes côtés ma vieille voisine, la débitante du tabac Louise Noisette, qui invoquait la Vierge Marie en roulant des R énormes qui lui déboîtaient le râtelier. Je me souviens d'elle en raison du ton qu'elle donnait à l'angoisse, qu'elle semblait scander et en quelque sorte orchestrer de ses longues mains jaunes tordues de prières. Sa lamentation détruisait les vaillances. A eux seuls, ses gestes étaient une manière de châtiment déjà. Vers onze heures, elle hurlait en rejetant la tête en arrière. Certains cherchèrent à la faire taire, mais en vain. A midi moins une elle avait mis chacun au bord de sa tombe. Enfin, ce fut l'explosion, d'une intensité rare. Je crus voir un fol éclair forcer violemment la porte, la refermer ensuite. Cette lumière m'a visité comme Satan. Elle ne devait jamais plus me quitter.*

Situation du texte dans l'œuvre.

- Extrait de **Egobiographie tordue (L'ivre livre)**, dans *Incandescences*, p. 47-48.

- Contexte : Après avoir évoqué les bombardements, l'auteur raconte comment les Allemands décident, à la fin de la guerre, de faire sauter le

château de B... transformé par eux en dépôt de munitions. L'explosion est fixée à midi. Un industriel de la rue invite les personnes qui le désirent à se réfugier dans ses caves blindées. *Nous nous apprêtions à vivre un prodigieux suspense...*

Intérêt du texte.

- Marcel Moreau décrit non des personnes (*Nous n'étions pas cent visages craintifs mais un unique tremblement*) mais la progression d'un sentiment, **la peur**, en maîtrisant parfaitement le «suspense» auquel il nous fait participer.

Analyse.

a) **Vocabulaire** : Danielle Bajomée parle dans sa *Lecture* qui termine *Incandescences* de la surmaîtrise de Marcel Moreau, de sa parole comme invention non comme savoir. Cet aspect apparaît ici dans la diversité et le choix judicieux du vocabulaire (*l'épaisseur de chaque seconde, mains tordues de prières*), mais surtout dans le néologisme ... *elles semblaient chanvrées*, du mot chanvre : chanvre indien qui produit le kif (haschich). Les néologismes abondent dans l'oeuvre de Marcel Moreau.

b) **Les gradations** : l'étude du vocabulaire mène nécessairement à la découverte des gradations qui suscitent, favorisent le suspense.

- les voix *s'élèvent*... Celles qui *imploraient*...

(la vieille) qui *invoquait*... sa *lamentation*... elle *hurlait*...

- la vieille voisine *donnait le ton* à l'angoisse, elle la *scande*, l'*orchestre*.

- Le temps est un dieu *menaçant*, *vengeur*, *rompu à tous les sadismes*.

c) **Les oppositions** : pour renforcer encore la force de ce vocabulaire choisi, imagé, en gradation, on fera remarquer les oppositions :



- |                           |                             |
|---------------------------|-----------------------------|
| - Les voix qui imploraien | -... qui rassuraient        |
| - effort... pour arrêter  | -... dieu menaçant          |
| temps                     | son écoulement...           |
| - croissance des frissons | - resserrement du huis clos |
| -... elle hurlait...      | -... la faire taire...      |

d) **La personnification du temps** : ou plus exactement sa divinisation. Elle apparaît explicitement dès le début du texte (le temps devenait un dieu), mais le caractère démoniaque de ce dieu ne se révèle ou ne se confirme que conjointement à la progression générale du suspense. Ce dieu dont la cruauté est soigneusement décrite

- menaçant, vengeur, rompu à tous les sadismes...
- Sa piqûre s'enfonçait dans les entrailles en les liquéfiant...
- ... effets de sorcellerie... près de la transe

n'est explicitement reconnu, nommé, que lorsque la lumière a jailli, au terme du suspense : *Cette lumière m'a visité comme Satan.*

e) **Le finale** : Suspense terrible que cette progression implacable du temps. On remarquera encore l'accélération donnée par le raccourci à la fin du texte : *Vers onze heures...* pour voir l'angoisse à son paroxysme presque immédiatement : *A midi moins une elle avait mis chacun de nous au bord de sa tombe.* C'est le **bord de mort**, l'instant précis où surgit brusquement le *Enfin*, ce fut l'explosion qui assure à l'extrait un final éclair **d'une intensité rare.**

Cet extrait, pourtant court, illustre bien à la fois le style et la pensée de Marcel Moreau. **Le champ lexical des bruits**, par les gradations montrées plus haut, par les allitérations aussi, **en s** (*sorcellerie – semblaient – transe – croissance – frisson – resserrement*), **en k** (*le ton qu'elle – scander – en quelque sorte orchestrer*), montre combien Marcel Moreau est un compositeur sensible à la musique des mots, même s'ils déferlent sur sa partition au rythme galopant des cavaliers mongols. **Le champ lexical religieux**, qui va de Dieu à Satan (*imploraien* – *divinisation* – *châtiment* – *Satan*), dévoile, lui, la dimension spirituelle de l'oeuvre

*Marcel MOREAU - 10*

de cet écrivain révolté qui est *un mystique à l'état sauvage*, comme disait Claudel en parlant de Rimbaud.

## Choix de textes

### *Au stade*

*La joute n'était pas encore commencée. Il y avait de nombreuses convexités dans le ciel; il était pavé de dos de gibbons, il était noir et velu, et suspendu au-dessus d'une pluie qui ne semblait pas tomber de si haut, et que le vent ployait. Le stade était aux trois quarts entouré d'arbres qui tordaient leurs moindres branches comme des wassingues sales au-dessus des têtes les plus proches. Un monde capricieux, presque tribal trépignait autour d'une pelouse misérable où rampaient les premiers fantômes de ses milliers d'espérances. Les rafales échappées des arbres fendaient la masse sombre des chapeaux rabattus comme pour y mettre les distances sans oiseaux de la fureur et du froid. Je me suis dirigé vers le tunnel de la tribune, loin du groupe de la presse où je voyais se hérissier des crayons et des cigares frénétiques dans l'embrouillement des caméras. "Eviter leur influence, préserver mon jugement", me disais-je sans me lasser.*

(*Quintes*, in *Incandescences*, p. 187.)

*La culture, ce n'est pas ce que susurrent autour de vous les dépositaires de votre avenir, brillamment diplômés de l'école des dates et des faits, faux disciples, exégètes faiblards et savants de salon, admirateurs trahissant l'admiré et empressés de multiplier les traîtres, car loin de vous transmettre le feu des choses et des hommes dont ils prétendent vous instruire, ils ne vous en dispensent que les cendres. En introduisant dans leurs discours les mots Passion, Mort, Destin, Athènes et Classicisme, ils érigent en imposture cette hantise prohibitive des thèmes exemplaires que leur inspirent leur fatigue, leurs limites mêmes. La culture, c'est de repérer dans le meilleur d'une civilisation, la source originelle de l'intempérance, non seulement de la repérer, mais de la capter infatiga-*

blement, avec ce qu'un tel geste implique de brûlures, de frissons et de convulsions; c'est un acte excessif et non l'activité nulle de quelque magasinier de l'histoire; c'est quand la possession d'un mythe postule l'écroulement de ce qui le nie; c'est de chercher le cratère qu'il y a sous les miroirs endormis des ouvrages anciens, descendre, suffoquer jusqu'à ce qu'enfin, les fonds génésiaques vous recrachent comme une partie d'eux-mêmes vers un pur désert; c'est d'être soi, jusqu'au bout; c'est se sentir, à tout moment, gazé par la fausse culture, se ruer vers la fenêtre avec une force sauvage, une force de non-civilisé. Et de même qu'entre l'élan vers la sainteté et l'élan vers la damnation, il n'existe rien qui puisse pleinement accomplir l'homme, rien entre le renoncement total et l'extrême vitalité, ni médiane, ni compromis, ne peut l'exhausser. Le relatif ne fait que renforcer la dictature du laid. Cette époque il faudrait recruter pour elle de grandes brutes pesantes dont les colères feraient trembler les économiquement forts et les spirituellement faibles à la complicité desquels l'humanité se trouve livrée jusque dans ses réflexes.

(**Bannière de bave**, p. 45-46)

Les bons esprits vont répétant que les temps sont cruels. Les bons esprits voudraient nous persuader que notre époque est celle de la violence alors qu'il est patent que nous n'avons jamais vécu à un niveau aussi bas de passivité satisfaite. Les bons esprits voudraient nous faire prendre les faits divers pour les signes révélateurs d'une agressivité grandissante. Mais nous avons beau regarder autour de nous, nous ne voyons pas ces déchaînements multipliés dont s'indignent les bons esprits. Serions-nous à ce point aveugles? Ce n'est pas un hasard si les événements quelque peu brutaux attirent immédiatement sur eux les projecteurs truqués des propagateurs de mauvaises nouvelles. L'aveuglant relief des «incidents mortels» ne peut nous faire oublier qu'ils sont rares et que nous vivons dans un monde calme et plat bondé d'hommes non tellement convertis au pacifisme que réduits à l'impuissance. Il n'est pour s'en convaincre que d'écouter ou regarder faire la jeunesse. Jusque dans ses outrances vestimentaires et capillaires, elle se montre d'une sagesse sans

*rivages. Jamais comme aujourd'hui, les conversations des gens de vingt ans n'ont tourné avec une aussi constante application et aussi un morne sérieux autour des questions de sécurité, de carrière, de gastronomie et de placements d'argent.*

**(Le chant des paroxysmes, p. 236)**

*En longeant les murs, en les tâtant parfois, j'ai remonté une longue avenue. C'était un jour très blond. Le bureau n'était pas loin. Encore un effort. Je me suis vu, tout en sueur, dans un miroir, celui d'un salon de coiffure. Alors, je ne sais pourquoi, j'ai eu envie d'être mordu par une louve, ou de me couper avec du verre. L'eau de vie qu'on m'a servie dans ce café-là m'a ébloui, fortifié. Mais je n'ai pas insisté.*

*Notre ville est bâtie comme une haleine. On marche dans des souffles chauds, sur des buées. Ici, la moiteur ne fait jamais défaut, et pour ce qui me concerne, j'ai la tête prise dans ses drôles de manèges. Parfois, la ville lèche, lentement, avec tristesse, ma main, après quoi elle remonte petit à petit mon torse. Finalement, cette haleine est fétide sous mes narines. Tout compte fait, ce n'est pas mal de se promener en elle, environné d'amollies.*

**(Julie ou la dissolution, p. 11-12)**

*Tout homme qui meurt guillotiné à l'heure où la meute qui a désiré sa mort ronfle et se vautre oniriquement dans sa propre ordure, cet homme est moins supprimable que ceux qui du haut de leur confort s'en remirent pour le vaincre au fonctionnement d'une machine d'Etat.*

*Il y a bien longtemps, j'ai vu un couple supprimable, à la terrasse d'un café. C'étaient deux sexagénaires très proprement vêtus. Ils se serraient l'un contre l'autre en une sorte de répugnante complicité. Lui avait les yeux ternis par la lecture des comptes; elle était horrible de fard aux joues et de bagues aux doigts, ses dents et son regard sous la lourde paupière émettaient une même bêtise repue. Tous deux dressaient des bilans grossiers. Ayant failli à la procréation ils avaient donc pu s'acheter une villa, une*

*voiture, des titres. Ce n'était pas tout. Ils allaient vivre davantage encore pour eux-mêmes, rien que pour eux, sans se soucier du reste. Au fur et à mesure qu'ils parlaient, ils se rapprochaient frileusement, soudés par une espèce de sortilège cupide, dégoulinant de banque. Pour exorciser la mort, dont la perspective confuse accouplait leurs trouilles, ils souhaitèrent la mort des autres. Il fallait tuer tous les Chinois, les nègres, les fous, les cambrioleurs, tous ceux qui menaçaient leurs biens et les obligeaient à vivre barricadés. Ils étaient maintenant monstrueusement unis. J'avais sous les yeux l'apogée de leur suppressibilité.*

**(Livre livre, in *Incandescences*.)**

*Ainsi, en ce moment, je me relis et je m'aperçois que mon écriture est encore toute giboyeuse d'adjectifs. Gibier nombreux, certes, mais pas plus que ce qu'exige l'équilibre naturel du débit qui est le mien. Je bois, et je sais que l'adjectif n'est pas en odeur de sainteté auprès des tenants de l'économie verbale, pour qui l'austérité fait démonstration d'excellence d'un style. Verbe, toi qui te volcanises aux grandes profondeurs du mental, comme tu serais éteint s'il n'y avait la lave adjective! Et toutes ces perceptions subsensorielles, tant de pensées souterraines arrachées à l'inexprimable et qui déferlent et qui écument, comme elles seraient illisibles s'il n'y avait l'adjectif! Je t'aime, adjectif, car tu surgis à point nommé pour envelopper l'os substantif, et moi j'ai horreur de la maigreur des livres comme de la maigreur des femmes. Je veux des phrases avec de gros culs et de gros seins et des croupes ondulantes. Jusque dans les manoeuvres fulgurantes qui me font dégraisser ou épurer le Verbe, lorsque je sabre furieusement dans la luxuriance des mots, je ne puis empêcher tout le charnu des adjectifs de prendre sa place sur la charpente secouée de rythmes!*

**(Orgambide, p. 104-105.)**

*... Les routes qui mènent à la ville de Mm ne sont guère engageantes. Ce ne sont que des marécages, cloaques, effondrilles, embûches, relents de sphaigne, chemins tortueux que traversent des bêtes qui sifflent et qui hurlent et dont les crocs s'éclairent, la nuit, quand la lune est vicieusement verdâtre. On s'avance dans des ornières qui ont des couleurs mêlées du sang et du sperme. Des frelons et des moustiques d'une monstruosité tropicale pullulent dans cette région condamnée à sécréter sans répit la bile obscure des vieilles terres malades. Il me semblait que mon destin était d'aller vers cette ville, elle-même érigée sur un terrain d'une perverse flaccidité. J'avais l'impression de l'apercevoir, à travers les vapeurs palustres. De près comme de loin, elle étonne par son incertitude, son instabilité de déchue. Ses remparts frissonnent, vous dis-je. C'est à croire qu'ils flageolent, qu'une espèce de mouvement ondulatoire les menace. La tour, qui constitue à proprement parler la ville, penche plus qu'à Pise. A certains moments, on la voit frémir, se chiffonner. Un vent qui ne souffle que pour elle seule la fait ressembler à une construction de linge veule, immodérément maculé. Peut-être ne doit-elle son reste d'équilibre qu'à un échafaudage pourtant mal en point, ou alors ce sont des fondations têtues qui la tiennent debout, ou encore une ossature rompue à toutes les courbures vers la terre, et échappant aux calculs habituels des experts en verticalité.*

**(Issue sans issue, p. 102-103)**

*Mais il y a plus d'honneur à rejoindre ces enfers de notre identité qu'à sacrifier aux mirages de la contre-nature. Je n'ai cessé, tout au long de mon oeuvre, d'élever à la conscience ce que les valeurs modernes réduisent en ordures. J'ai sauvé, déclassé et embelli les vieux démons qui font horreur à la raison, à la science et à l'économie. Je sais maintenant, pour l'avoir éprouvé dans les remontées de boue à lumière, que les monstres par moi arrachés à l'innommable sont plus beaux et plus purs que les idoles que propose ce siècle à nos soifs de connaissance, dépravées, à nos besoins d'espérance, corrompus. Si cruels puissent-ils être parfois, quelque diaboliques et archaïques dussent-ils apparaître, mes*

*monstres ont du moins la vertu de jaillir du plus profond du mystère humain. Ils appartiennent à la vie sacralisable, non au projet dépersonnalisant. Leurs écumes et leurs baves sont plus séminales que les cerveaux glacés qui nous baisent de leurs misérables enflures. Jusque dans leur violence d'un autre âge, ils sont désintéressés. La terrible volonté qui les anime est étrangère à la seule volonté que l'homme d'aujourd'hui soit capable de donner : une volonté pour le pouvoir ou pour l'argent. Voilà pourquoi, en ce moment même, j'aime vous jouer, sur mon violoncelle imaginaire, l'air de ma barbarie.*

(*Monstre*, p. 33-34)

*Blême foule. Blême conglomérat de conditionnés. Je côtoie des sens inexploités. Des mines de tripes, et jamais un forage. Des gisements sans avenir. Les clos souterrains m'écoeurent. En bande. En débandade. Filons inutiles, imperçables veines. Toutes les recherches ont été abandonnées. Depuis longtemps, longtemps, longtemps. On ne trouve plus l'homme dans les profondeurs de l'homme. Je suis étranger. J'ai une âme, parmi les inanimés. Une espèce d'âme, une sonorité énorme, déflagratrice. Parfois, mon âme est une boucherie, un carnage, un sang touillé, baratté vivement, de phrase en phrase. Un fleuve qu'est une onde qu'est noire. Des élans vers l'imperfection. Des clapotis qui beuglent. Des frissons de porc dans des émois de tigre. Des remous d'un autre âge. Parfois, mon âme est un dépôt d'ordures. Ou une salle du Trésor. Un amour fou bordé d'amours mortes. Un charivari monstre dans le camp des cantates. Un chant pour la Femme, harpe et harpie. De la vulve qui tue au sourire qui désarme. De caresse à ivresse, et à scélératesse. Mon âme est romantique, si vous saviez. Avec des bals du samedi soir où des vierges qui sentent le pipi dansent enlacées à des satyres qui respirent le miel. Mon âme est une fillette rousse vêtue de blanc devant qui je renonce, prosterné, à la dynamique des souillures. Mon âme est un géant cruel qui sait se faire petit à l'heure de l'amour. Mais le plus beau de cette âme, ce sont ses grondements. Ses piétinements de belluaire zoomorphe au centre de l'arène culturelle. Ce sont ces mille voix rauques*



*que j'entends monter du sous-sol verbal, mes chères criminelles. J'ai trop d'âme. J'en déborde indécentement. J'ai bien envie d'en dégouliner dans la gueule ouverte, désertique, des philosophes du bistournage. Il y a en moi une chorale unique au monde. Mille voix rauques bellement exhumées. Arrachées au très vieux silence des barbares trépassés. Ceux qui étaient sanglants dans la guerre, raffinés dans les arts. Mille voix rauques aujourd'hui déchaînées. Réunies en uppercut à la face de tout paltoquet mondain représentant un peu trop à mon gré la société que je hais. Certes, je suis couvert d'hématomes d'heimatlos, mais mes mille voix rauques cognent en chantant, elles. Et la rapidité des coups est la seule musique que j'aime, parce qu'elle tuméfie, parce que je sais qu'un jour elle tuméfiera. J'ai trop d'âme, donc, mais elle n'est pas à distribuer. Moins encore à vendre. J'écris des livres de possédé réservés aux déposés. Les appauvris me cherchent, dans l'obscurité.*

**(Mille voix rauques)**

*Ce qui, tout au long de ma vie, alluma mon regard, donc mes sens, se regroupe en une flamme unique dansant dans la profonde nuit. Ce qui alluma mon regard : l'odeur, la peau, le sexe, les fesses, les centres dégustables de la femme. Les feux phalliques de l'enfance, les turgescences pour rien, pour une cheville, pour le parcimonieux dévoilement d'une poitrine énorme. Les livres proscrits. Mes fornications en lieu saint. Mes omnivoracités. Mes voyages, mon Mexique viscéral, mes bazars à Téhéran, à Tabriz, avec violences, Iquitos la torpide, mes souleries à Prague, à Trébizonde, dans le delta du Danube, partout, et l'Inde à en pourrir, ma Chine, en finesse, en grouillements, mon Népal, en Range Rover le long des abîmes, mes transes camerounaises, New York la tourneboulante, ce cher Transsibérien, mes Mongolies, celle du dedans, celle du dehors, mes âmes slaves, mes couchers dans la crasse, mes mygales, mes blattes sur les murs, mes repas infects, ma traversée de toutes les splendeurs, celle de toutes les misères, l'incendie à bord de l'Heleanna, mon naufrage, mon festin de piquette et de mortadelle sur le bateau secoureur, un visage de petite fille, celle qui me tendit la dernière*

*ceinture de sauvetage, ma nudité dans les rues de Bari, et puis ma mère, les orages de ma mère, nos cris, nos déchirements, et Calcutta la nuit, des tripes d'hommes sur une route, les vautours, les charognes, un tigre du Bengale, Claude Buffet le décapité, le Couserans, un accouplement dans les ruines de Pompéi, la Pologne de toutes les souffrances, un air flamenco, une corrida à Madrid, et tant de beauté jusque dans l'immense trou noir, l'ACTE D'ÉCRIRE, lancinant, Sienne multipliée, un fou recrucifié je ne sais plus où, la peinture flamande, Marat-Sade au cinéma, la Traviata de Zefirelli, les grands requiems, le violoncelle de Rostro, le fantôme de Sils-Maria, la face de Jovet, celle de Charlotte Dubourg (portrait de Fantin-Latour), Louis Armstrong, le musée Plantin-Moretus à Anvers, les lettres des Ardentes, les châteaux de Louis II, un verre de sang de taureau, encore chaud, bu en 1953 à Boussu, une ivre nymphomane à Figueras, une autre en Yougoslavie, un air tzigane à Horthobaj, mes lumineux amis Voica et Stefan Fay, de Bucarest, et «Michèle de Richter», mes secrètes prosternations : une grâce, un bonheur qui passent, rien que des silhouettes, et deux procréations jadis, enfin l'Amour, velouté, urticant, l'irrépressible besoin de faire chanter la Muette Vérité des fins fonds de la Nuit...*

**(Mille voix rauques)**

*Écrire, aussi, c'est prendre le risque de décevoir le passager du livre, le fidèle lecteur. D'évidence, il est accoutumé à bien des émotions. Il en redoute certaines. Telle piste ne lui dit rien qui vaille. Il s'inquiète de ma progression, de mon évolution. J'en connais qui ont la nostalgie de mes premiers blasphèmes et obscénités. De tous mes mouvements convulsifs en vue de me rassembler, ils tirèrent une image, un portrait à leur goût, plutôt figé, où ils casèrent leur admiration, leur adhésion. Le contraire de l'inférial mouvement. Mais l'écriture qui ne cesse de bouger fait bouger l'homme, même si l'homme bouge moins que l'écriture. J'explore donc tous les possibles et jusqu'à ceux qui paraissaient jadis impossibles. Je ne me lasse pas d'étendre mes facultés anciennes ou récentes, récemment révélées, au paysage infini des passions, des causes valant d'être exaltées,*

*des désespoirs valant que l'on meure. Je ne nie rien des aspects de mon écriture qui firent que l'on m'aima, ou m'exécra. Mais même les plus signifians d'entre eux, je suis tenté de les considérer comme des transitions nécessaires, comme des passages obligés d'un trait à l'autre du dessin monstrueux après lequel je cours : la connaissance de soi.*

*Faire des enthousiastes, des fidèles, c'est ne pas exclure de faire des attiédés, des renégats. Parce que sans répit je voyage, parce que la puissance verbale décide, souverainement, de ce qu'il faut que je croie, ou abjure. Sa trépidation me sauve de l'orthodoxie – ce socle – non de l'insigne faveur donnée à l'esprit libre : se remettre en question. Mes livres me mettent à la merci de toutes les perturbations envisageables, lentes ou brutales. J'en ai pris mon parti. Je sais seulement les quelques chambardements que je ne risque guère de vivre : Dieu, la Révolution, le Rationalisme. En dehors de ces modes d'espérer, l'existence s'ouvre encore, parfois, et vertigineusement. Et si vertige il y a, il faut croire que cette triple absence, définitive, n'y est pas étrangère, pour le meilleur et pour le pire. Le verbe fait vertige des refus irrévocables, de leur démesure même. C'est son terrible secret, et c'est l'essence de son aventure que de se savoir rebelle aux puissants, systèmes de pensée intérieure sur lesquels s'articule l'illusion générale. A l'intérieur d'une telle négation, tout devient source de tensions exaspérées, de défis lancinants.*

**(Le charme et l'épouvante)**

*Notre suffisance de repus nous conduit à penser que parce que nos frères orientaux, dans leur majorité, rêvent de notre existence, nous n'avons pas à rêver à leur essence. L'exquise sensation qui consiste à imaginer une grande Europe démocratique, de l'Atlantique à l'Oural, devient misérable dès lors que nous ne l'articulons pas sur l'idée que nous avons un effort surhumain à faire, plus : une révolution de l'esprit. A savoir : rien ne se fera de grand sans que ceux de l'Ouest renoncent à la frivolité de leur mode de vie, axé jusqu'au culte sur les appétences matérielles. Ni sans que ceux de l'Est cessent de croire qu'en dehors de nos libertés nous avons des raisons supérieures de les fasciner. Ce n'est*

*que d'une fantastique ablation des deux matérialismes : idéologique et capitaliste, que pourrait s'extraire un paysage européen repossédé par le démon des grandes entreprises de l'esprit. Que ce qui se passe avec le collectivisme en voie de dislocation réponde à la longue attente de ses victimes, soit. Mais il ne suffit pas que nous, Occidentaux, nous en réjouissons. Nous devrions aussi nous obliger à une nouvelle réflexion sur la civilisation supra-occidentale et son tragique. Cette réflexion ne pourrait que déboucher sur un pessimisme fécond, exacerbé, peut-être fou.*

*Nous pouvons nous demander si l'Europe nantie est disposée à communier sensuellement et émotionnellement avec l'Europe dépourvue. Si ses égoïsmes ne sont pas trop enracinés dans l'organisation même de ses conditionnements les plus triviaux. Car ce système est bien celui qui ne définit le progrès humain et ne le respecte comme tel qu'à travers les croissances temporelles. Plus nos vies intérieures se désolent et se dépeuplent, plus se développe le marché des misérables avidités, sans qualité ni authenticité. C'est ce qu'en haut lieu on appelle le progrès humain.*

*C'est pourquoi je ne puis saluer d'une absolue jubilation libertaire la chute du communisme. Mon scepticisme social me l'interdit. Pour être belle, la fin de la dictature devrait s'accompagner d'un recul de toutes nos idolâtries économiques. Il nous faudrait aussi inventer, pour nous-mêmes, en une poussée colossale de la sensibilité, de nouvelles raisons de vivre intensément la vie, des exaltations supérieures, à l'opposé des fonctionnements sordides qui règlent nos petites existences nourries de toc et de stuc. Le mot «culture...» est absent de tous les discours sur l'Europe. N'est-ce pas révélateur?*

**(Le charme et l'épouvante)**

## *Synthèse*

Révéle fragmentairement par la *Nouvelle Revue Française* de Jean Paulhan, **Quintes**, le premier roman, paraît en 1964. Le ton est donné, la porte éventrée par laquelle jailliront d'autres oeuvres, toutes violemment dressées contre ce qui limite ou enfreint la dignité de l'homme. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Dans une langue qui ne cesse de s'enrichir, une langue charnue, juteuse, elle-même délivrée du savoir ou d'une recherche esthétique purement formelle, Marcel Moreau clame son appétit de vivre. *Pour moi, vivre, c'est prendre de vitesse la décomposition, la juguler d'éclairs. Ceux de la révolte, ceux de la haine s'il le faut, ceux de l'art si possible.* La décomposition, la mort, sans cesse dénoncée sous tous ses visages. Visages des *brutes*, des *rapetisseurs d'hommes*, mais aussi, et peut-être surtout, les masques de tous les systèmes : politique, religion, culture. Rien de ce qui aliène ou peut aliéner l'homme n'est épargné. Pour mener à bien ce travail de Titan, un seul moyen : la démesure. Quelques titres sont évocateurs : ***Le chant des paroxysmes, Les arts viscéraux, Orgambide ou l'ordure lyrique.*** Les êtres mis en scène par Marcel Moreau pulvérisent les conventions, les tabous, ils témoignent de la *barbarie brûlante de ce qui reste de l'homme en l'homme*. Marcel Moreau ajoute : *Il y a plus d'honneur à rejoindre ces enfers de notre identité qu'à sacrifier aux mirages de la contre-nature.* Il est indéniable que cette oeuvre dont la conscience s'aiguise jusque dans l'ordure défend la dignité de l'homme. Non la terne grisaille du respect des cadres, du poli, du guindé, du tout cuit, mais la seule dignité qui compte, celle qui surgit, multicolore, dans le foisonnement des différences et demeure farouchement rebelle à toute réduction.

C'est précisément cette irréductibilité de l'oeuvre qui cause problème lorsqu'on veut parler de Moreau. Il laisse sans voix. Il n'y a rien à ajouter. Aucune contradiction, aucun problème n'est évité. Rien n'est épargné par

son regard critique, ni lui-même ni ses oeuvres. Marcel Moreau fait preuve d'une écriture consciente de son substrat comme de ses corollaires. Il faut lire **Monstre**. Dans l'oeuvre de Marcel Moreau, ce livre est sans doute une somme.

René Bartelé écrit dans son **Henri Michaux** à propos de la parution de **Mes propriétés** en 1929 : *On demeure confondu quand on lit les quelques banales notes critiques consacrées alors à ce livre où s'affirme la maîtrise d'un écrivain aussi puissant que singulier.* On pourrait déjà répéter mots après mots les mêmes lignes pour évoquer la parution de **Monstre** en 1986! Pourquoi? Parce que ce livre est étranger à nos occupations coutumières, celles des médias en particulier. Occupations : le mot n'est pas pris au hasard. Qui songe encore à résister? **Monstre**, comme toute l'oeuvre de Marcel Moreau, est un défi aux abandons, petits et grands, qui nous permettent, en reniant notre être – et notre corps! –, de nous insérer dans un tissu social qui ne se nourrit que d'apparences. C'est aussi en stigmatisant nos lâchetés que Marcel Moreau nous dévoile son visage de **Kamalalam** («Qui a mal à l'âme»), un visage dramatique certes, mais qui demeure toujours profondément **Humain trop humain**, évitant ainsi à l'oeuvre un caractère froid, inaccessible, inhumain, d'un savoir extra-ordinaire. A son livre intitulé **Humain trop humain**, Nietzsche ajouta le sous-titre **Ein buch für freie Geister**, ce qui signifie un livre pour les esprits libres, c'est-à-dire les esprits affranchis, ayant pris possession d'eux-mêmes. La précision s'impose également pour Marcel Moreau.

Mais parler ainsi de Marcel Moreau, n'est-ce pas rejoindre, quand même, le rang de ses détracteurs ou de ceux qui font profession de l'ignorer? Je m'en voudrais de lui dresser une froide statue trônant sur le piédestal de nos lettres. Il ne mérite ni les insultes, ni le silence, ni les paroles d'un thuriféraire. Il mérite seulement d'être lu et compris.

Qu'ajouter pour cette réédition de 1992, si ce n'est que Marcel Moreau n'a cessé d'approfondir toujours son *Discours contre les*

entraves? En 1987, je faisais la part belle à **Monstre** qui venait de paraître. Sans renier une ligne, à l'injonction *il faut lire*, j'ajoute aujourd'hui **Mille voix rauques** et peut-être surtout **Le charme et l'épouvante**. Je puis me réjouir aussi de l'accueil offert à ce dernier livre. Pour l'exemple, lire le très bel article de Jacques De Decker dans Le Soir du 24 juin 1992 intitulé **Marcel Moreau moraliste**. En voici un court extrait :

*... **Le charme et l'épouvante**, qui est, dans notre littérature, mais aussi dans les lettres françaises d'aujourd'hui, une parution majeure, un aérolithe abîmé dans notre paysage qui n'est comparable qu'à ces essais dont Cioran a le secret, sauf si ce n'est pas de composition qu'il s'agit, mais bien plutôt de recomposition, de reconstitution de l'être, et, autour de lui, d'une morale nouvelle, qui soit de nature à affronter le futur.*

Philippe MATHY.